



Jean Starobinski

# Interrogatoire du masque

*Frontispice de Miquel Barceló*



Éditions Galilée





L'ÉDITION ORIGINALE D'*INTERROGATOIRE DU MASQUE* A ÉTÉ TIRÉE À 58 EXEMPLAIRES À GRANDES MARGES SUR VERGÉ IVOIRE DES PAPETERIES DE VIZILLE, NUMÉROTÉS ET SIGNÉS PAR L'AUTEUR ET PAR L'ARTISTE, ACCOMPAGNÉS D'UN MONOTYPE (EMPREINTE DE MAIN GAUCHE) DE MIQUEL BARCELÓ À L'AQUARELLE SUR LANA ROYAL :

35 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 35

15 EXEMPLAIRES D'ARTISTE ANNOTÉS E.A. I À E.A. XV

5 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS À JEAN STAROBINSKI ANNOTÉS I À V

3 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AU DÉPÔT LÉGAL ET AUX ÉDITIONS GALILÉE, ANNOTÉS A À C.



© Miquel Barceló pour la bande et le frontispice

© 2015, ÉDITIONS GALILÉE, 9, rue Linné, 75005 Paris.

En application de la loi du 11 mars 1957, il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement le présent ouvrage sans autorisation de l'éditeur ou du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris.

ISBN 978-2-7186-0917-1 ISSN 0223-7083

[www.editions-galilee.fr](http://www.editions-galilee.fr)







## Note de l'éditeur

C'est grâce à l'amitié de Dominique Cordellier, et à celle de Françoise Viatte, que le texte de Jean Starobinski intitulé « Interrogatoire du masque », resté inédit depuis sa première parution en 1946, a été porté à notre connaissance. Ils travaillaient alors tous deux à l'élaboration de l'exposition qui s'est tenue au Louvre du 19 juin au 22 septembre 2014, Masques, mascarades, mas-carons. Jean Starobinski avait signé l'introduction du catalogue, intitulée « Les pouvoirs du masque ». C'est ce texte qui ouvre notre volume.



Jean Starobinski a, pour la présente édition, significativement et généreusement révisé l'« Interrogatoire du masque » et souhaité adjoindre à ce volume un troisième texte, « La dissimulation tragique », paru en revue en 1992.

Nous remercions chaleureusement Pierre Starobinski et Martin Rueff d'avoir rendu possible, par leur aide décisive, l'heureuse réalisation de cet ouvrage à nos côtés.

Toute notre reconnaissance va aussi à Miquel Barceló, pour sa participation enthousiaste et inventive à ces « masques ».





## Les pouvoirs du masque

Le masque, d'immémoriale origine, a été pour les humains un suppléant, un vecteur de puissance, ou, pour qui n'en possédait pas la maîtrise, un redoutable antagoniste. Façonné de main humaine, il est composé de matériaux très divers et de toutes provenances : glaise, bois, herbes ou feuillages, cuir, métaux, coquillages, parfois verre ou miroirs... La présence du masque, si fréquente, et dans de si nombreuses cultures (mais pour nous, Européens, surtout dans le passé gréco-latin), atteste qu'il est, comme le langage articulé, l'une des manifestations révélatrices de la condition humaine. Puisqu'il couvre, protège et parfois supplante la face, il n'est pas un outil semblable à d'autres. Il est une face nouvelle, produite par un agencement de matériaux et parfois d'objets, soutenue par l'espoir d'agir sur ses alentours ou peut-être encore au-delà, par le moyen de signes efficaces, d'une portée supérieure à ceux que le seul visage nu est estimé capable de manifester. Il mène à son terme ce que le tatouage ne fait qu'ébaucher. Son pouvoir est double, car en lui coexis-





tent des possibilités de simulation et de dissimulation, vie et mort, passé ancestral et présence dans le surgissement. Il satisfait un désir d'auxiliaires et de maîtrise, un besoin d'étendre sa domination, que l'être humain est seul à éprouver au même degré parmi les vivants.

L'être humain à son origine se reçoit lui-même, et conservera une mémoire confuse de son obscure provenance. Viendra plus tard la découverte de toutes les aptitudes qu'il détient de se changer, d'acquérir du pouvoir dans l'espace qui lui est accessible, dans l'espace que le monde alentour lui impose. Le masque est l'une des expressions d'une faculté, ou plutôt d'une ambition fondamentale de l'être humain, qui est celle de *se faire être*. Se faire être : devenir un acteur jusqu'à devenir une personne agissante désormais reconnue dans son identité (je renvoie ici au schéma proposé par Hegel). C'est la tâche de chacun et de chacune dans des circonstances qui sont loin d'être identiques en tout lieu et tout milieu. Cet effort se manifeste, dès le début de l'existence, dans l'appel de l'être humain qui requiert l'attention maternelle et dans la satisfaction qu'il éprouve lorsque sa demande a été reconnue. Avant l'époque où il ne sera pas malséant de se manifester comme un opposant, c'est face au groupe social qu'il est important de se faire être, de se manifester comme un participant de la communauté, et parfois d'un groupe particulier de cette communauté, non sans prudents égards pour l'autorité régnante. De tout temps, l'autorité politique aspire à tout connaître des sujets qui lui sont soumis. Mais l'emploi du masque et sa concrétisation par



un rituel ont pu correspondre à une fonction plus particulière, dévolue par la collectivité à un groupe restreint de ses membres. Et l'on a pu voir alors se constituer des catégories sociales partielles – religieuses, militaires, pédagogiques – qui se singularisent par des pratiques distinctes, par divers costumes, d'autres rites de passage, d'autres égards, d'autres marques d'éminence, signalées par des parures, des coiffures, des tenues vestimentaires, soigneusement différencier.

\*

Les origines de mon intérêt pour les masques remontent à la fin de l'enfance et à quelques surprises inoubliées. Le *Cabinet des Fées* me fut offert par ma mère quand j'avais onze ou douze ans. La collection, avec ses suites, était heureusement complète. Elle comptait quarante et un volumes, porteurs chacun de trois gravures. Ces ouvrages avaient paru à Amsterdam à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle et avaient connu une diffusion très large à travers l'Europe. L'impression que me fit la lecture de cette somme féerique fut déterminante pour mon premier éveil littéraire. Il y avait là comme un apprentissage supplémentaire, presque une initiation, dans la marge du savoir précis et limité appris à l'école, et très en retrait des territoires pré-modernes, cadastrés par Jules Verne, et déjà marqués par les productions de la société industrielle. La collection commençait par les *Contes de Perrault*, suivis par ceux de Mme d'Aulnoy et de quelques autres nar-





trices de la même veine. Venait ensuite la prose lumineuse du *Télémaque* de Fénelon, composé pour l'éducation d'un prince. L'important, c'était que la collection se poursuivait par les *Mille et Une Nuits* dans la traduction de Galland. Elles occupaient une ample série de volumes. Les gravures y étaient soyeuses et décemment galantes. L'action se déroulait à travers un Orient imaginaire, peuplé de génies qui refusaient de rester enfermés dans les « boëttes » où des puissances hostiles voulaient les reléguer. La série se terminait, aux abords d'un premier romantisme européen, par la traduction du *Don Silvio de Rosalva* de Wieland, résolument sérieux, et que j'ai beaucoup tardé à lire... Ce n'était là qu'un prélude dans le domaine de la fiction et du masque. Une rencontre assez différente allait survenir. Sur le bureau de mon père apparut un jour la deuxième livraison de la revue *Minotaure*, offerte par l'africaniste Marcel Griaule. Ce beau volume, publié à Paris par Albert Skira, était entièrement consacré à des travaux relatifs à la récente expédition Dakar-Djibouti menée par les ethnologues du musée de l'Homme. L'illustration, cette fois, était offerte dans l'irréfutable objectivité de la photographie. L'impression que j'ai ressentie en lisant l'enquête de Michel Leiris sur les croyances et les pratiques du peuple dogon n'a pas quitté ma mémoire... C'est ainsi que dans ma première jeunesse une ère africaine succéda à celle des contes orientaux, et qu'aux *Mille et Une Nuits* occidentalisées firent suite, un peu abruptement, les écrits des africanistes français, suivis bientôt par ceux du très jeune Roger Caillois et des écrivains qui tentaient d'instituer un



Collège de sociologie. J'en pris connaissance lors de mes premiers voyages à Paris, à la fin des années 1930, lors des visites que je rendais à la librairie de José Corti. À ce moment, un lien était déjà établi : Corti avait publié les ouvrages de ceux qui allaient devenir mes maîtres et amis genevois (Albert Béguin, Marcel Raymond)...

Quant aux masques, ce n'était pas uniquement dans les ouvrages des voyageurs et des ethnologues que je les rencontrais. Ils survivaient encore, en Europe, dans des fêtes populaires, liées à des rituels saisonniers, mais souvent aussi à des commémorations patriotiques. Une fête populaire locale, à Genève, leur donnait l'occasion de s'ébattre annuellement dans les rues de la ville. Cette festivité est nommée l'Escalade. Pourquoi ce nom? Parce qu'elle commémore la victoire militaire des citoyens de Genève sur les troupes savoyardes qui avaient tenté, par une nuit de décembre 1602, de prendre la cité protestante par surprise, en escaladant ses remparts. Cette fête patriotique, avec ses cultes religieux, ses banquets, ses cortèges en armure, a peut-être constitué une version assagie de débordements plus anciens. Rousseau, lui, la célébrait à Paris dûment, pieusement, en dînant avec ses compatriotes. Aujourd'hui encore, à Genève, la journée est fériée et parcourue de cortèges et de roulements de tambour tambourinant à la nuit tombante. On voit défiler en bon ordre, sous le ciel d'hiver, les casques étincelants et les tenues armées des citoyens-cavaliers. Tandis que dans les rues, le soir et la nuit, c'est le déguisement bouffon qui prévaut dans les quartiers populaires. N'y manquent ni les diable-